N° 8

Août 1896

Amour et Liberté!

L'Humanité Intégrale

ORGANE IMMORTALISTE

PARIS, 20, Avenue Trudaine

Le Numéro : 30 CENTIMES

L'Humanité Intégrale

ORGANE IMMORTALISTE MENSUEL

Abonnement : 8 francs par an (Prix unique)

N° 8 — AOUT 1896

SOMMAIRE

Les 9e et 10e fascicules paraîtront, au mois d'Octobre, en un numéro double de 32 pages.

LE MERVEILLEUX SCIENTIFIQUE

Nous nous faisons un plaisir de reproduire, d'après *la Petite République* du 12 Juillet, le remarquable article suivant de Mme Sorgue, et nous profitons de cette circonstance pour la remercier de la sympathique attention qu'elle veut bien accorder à *l'Humanité Intégrale.*

L'Extériorisation de la motricité, qui vient de paraître, a produit, dans le monde de la science, une émotion encore plus vive que les autres ouvrages de M. de Rochas — pourtant si sensationnels: *Les Etats profonds de l'hypnose* et *l'Extériorisation de la sensibilité.*

C'est que, cette fois, nous sommes bel et bien en présence de faits renversant toutes les données de la science officielle.

En ce qui concernait les expériences relatives à « l'extériorisation de la sensibilité », certes, on pouvait faire des objections, et même insinuer que l'expérimentateur avait bien pu être, soit la dupe de son sujet, soit la victime de l'*autosuggestion.*

Avec « l'extériorisation de la motricité » — c'est-à-dire avec les effets mécaniques produits par une action extra-corporelle — il ne saurait en être de même; il s'agit ici de faits matériels, que tout le monde peut constater et contrôler d'après la méthode expérimentale.

« Toute personne, écrit le nouveau Paracelse, qui voudra se donner la peine de rechercher et qui aura la chance de trouver les occasions favorables, se convaincra par le témoignage concordant de tous les sens que le phénomène de l'extériorisation de la motricité présente le même degré de certitude que l'un quelconque de ceux sur lesquels s'appuient nos sciences physiques. »

Le célèbre occultiste, à l'appui de cette affirmation, cite l'exemple suivant :

« Voici un phénomène qui a été constaté maintes fois et qui, à Milan, en 1892, durant les expériences faites avec le fameux médium Eusapia Paladino, a pu l'être vingt-et-une fois par la photographie dans des conditions excessivement favorables : celui de la « lévitation » d'un objet inanimé, en l'espèce, d'une table. »

Qu'est-ce que la « lévitation » ?

On entend par le mot « lévitation », un mouvement ascensionnel.

Cette action de s'élever dans l'air, lorsqu'elle est accomplie par un objet inerte ou par un corps humain — comme cela arrive pour les fakirs — est un véritable prodige qui prouve que, contrairement à l'affirmation des savants, les corps peuvent s'affranchir des lois de la pesanteur.

Selon M. de Rochas, le phénomène de la « lévitation », ainsi que celui du déplacement d'objets sans contact, serait le résultat de ce qu'il appelle « l'extériorisation de la motricité », autrement dit d'une action mécanique s'exerçant en dehors des limites de la sphère corporelle du médium, à l'aide d'une force émanant de son organisme.

Cette force que la *Cabale* avait baptisée *lumière astrale ;* Paracelse, *altrahest ;* les alchimistes, *azothe ;* que Reichenbach appelait *lumière odique* et que Crookes nomme la force psychique, le célèbre envoûteur moderne nous apprend qu'elle se dégage de certaines personnes, de préférence à certaines heures, et qu'elle est comparable au vent électrique. « Ces effluves, affirme M. de Rochas, peuvent être dirigées, par la volonté du sujet, vers l'objet sur lequel ils doivent agir : ils s'échappent en ondes dont l'intensité correspond à l'effort qui les produit. »

A mon sens, cette théorie-là n'a rien d'inadmissible. En effet, quand on songe que le fer attire l'aimant, que les courants électriques — comme on vient de le constater — font dévier sensiblement les balles de fusils, que les rayons ultra-violets désagrègent le cuivre, et que les rayons Rœntgen vont impressionner, à travers le bois et la chair, la plaque photographique, on est en droit de se demander pourquoi l'être pensant serait moins bien doué que la matière inanimée ; et pourquoi lui qui gouverne les courants magnétiques et les courants électriques, serait-il inapte à diriger ses propres effluves ?

Ce qui est, par exemple, d'une compréhension beaucoup plus difficile, c'est l'hypothèse du corps fluidique.

Cependant, M. de Rochas déclare l'avoir extériorisé de ses sujets : Laurent et Mireille.

A ce propos, il est curieux de rappeler que Gœthe raconte que, se promenant un jour dans un jardin, il se trouva, tout à coup, nez à nez avec un autre lui-même.

Il y a plus fort que cela.

Au dire de plusieurs savants, entre autres de MM. Crookes et Aksakof, le corps fluidique quelquefois se matérialise, et se montre tantôt sous la forme jumelle du médium, tantôt sous la forme tangible d'une personnalité défunte.

Dans son prochain livre: *les Fantômes des vivants,* M. de Rochas doit, paraît-il, fournir des preuves irréfutables de la réalité de « notre double ».

En attendant, voici ce qu'il écrit dans un article qui vient de paraître dans l'organe immortaliste: *l'Humanité intégrale* (1).

« Le jour où l'homme sera assuré par des preuves expérimentales que de son corps peut se détacher pendant la vie quelque chose qui pense et qui sent, il en conclura que ce quelque chose peut survivre à la destruction de la chair. »

Comme on voit, M. de Rochas ne croit pas seulement aux fantômes — des vivants — mais encore il croit aux fantômes posthumes, c'est-à-dire au monde supra-terrestre.

Pour conclure, je dirai avec mon père, le docteur Durand de Gros: L'immortalité de la personne humaine est une hypothèse qu'aucun raisonnement tiré de nos connaissances positives proprement dites ne peut faire passer à l'état de vérité prouvée, ni faire condamner non plus en dernier ressort comme une erreur; c'est une question qui, jusqu'à présent, reste ouverte, et j'estime que ce n'est pas à moins d'une démonstration expérimentale directe que les croyants réussiront à transformer leur foi, plus ou moins aveugle, en une certitude scientifique et à ôter toute raison au scepticisme, jusqu'ici légitime et respectable, des esprits critiques.

SORGUE.

QUEL SERA L'IDÉAL DE DEMAIN ?

Tel est le point d'interrogation posé par la Revue sociologique *La Coopération des Idées* dans le but d'une enquête à laquelle elle convie toutes les bonnes volontés. Nous avons reproduit son questionnaire dans notre numéro de mai. Plusieurs, et non des moindres, ont déjà répondu. Nous citerons, au hasard, MM. Remy de Gourmont, Saint-Georges de Bouhélier, Hector Depasse, G. Tarde, Lucien Cortambert, Sédir, L. Arréat, Gabriel Monod, Henri Mazel, Gustave Francolin, etc. Nos lecteurs nous sauront certainement gré de leur faire connaître la réponse de notre vénérable ami M. Stanislas Dismier, dont les hautes vues philosophiques leur sont bien connues.

Avant de formuler l'idéal de demain, il me semble nécessaire, en cette occurrence, de préciser ce que l'on entend par idéal. Je crois que sous ce mot nous voulons exprimer une tendance commune dont le but satisferait l'humanité entière. Aujourd'hui, en raison du progrès de la science transcendantale, cette

---

(1) Il s'agit des « Conclusions » de l'*Extériorisation de la motricité*, que M. de Rochas avait eu l'obligeance de nous communiquer. (Voir les numéros 5 et 6).

aspiration n'est que l'espoir d'un avenir meilleur qui comblerait les multiples lacunes du présent. Cet idéal, enveloppé d'obscurité, a, sous des formes diverses, donné l'essor à toutes les religions. Mais, comme toutes les religions sont nécessairement la négation de l'idée de liberté, de justice et d'égalité, il en résulte que, malgré les plus grands efforts de leurs prosélytes, aucune religion n'a pu être la véritable puissance directrice de l'évolution humaine. D'où il faudrait conclure que le déclin de l'idéal religieux est en raison directe des progrès intellectuels de l'humanité. Ce déclin des religions vient de ce que l'idéal divin du vieux monde théocratique se trouve bien inférieur à l'idéal purement humain.

Mais, me dira-t-on, sur quoi vous fondez-vous pour affirmer la supériorité de l'idéal nouveau ? Je répondrai : La supériorité de cette idée s'affirme par l'impossibilité pour la raison d'en concevoir une meilleure, qui satisfasse, tout à la fois, le déshérité et le privilégié. Ainsi, le principe de liberté est le seul d'essence divine, le seul moral, parce que seul il aboutit au bien final : le progrès indéfini.

Les vrais apôtres du progrès sont donc ceux qui ont, à toutes les époques, combattu le principe autoritaire. De leur propagande est née la révolution de 89, synthèse d'idées de liberté absolue, de progrès indéfini, de justice et d'égalité, s'étendant aussi bien à l'ordre politique et social qu'à l'ordre philosophique et moral. D'où je conclus : l'idéal du siècle dernier est encore celui d'aujourd'hui comme il sera celui de demain, avec cette différence toutefois que, avec l'aide de la science expérimentale et transcendantale des Lombroso, de Rochas, Ch. Richet, etc., l'idéal de 89 est appelé à se faire réalité par les preuves irréfutables de la survivance. Seule réalité capable de régénérer le genre humain par l'expansion et l'intensité qu'elle donnera à sa vie morale.

STANISLAS DISMIER.

AMOUR DE COUPLE

Quelques personnes se seront peut-être étonnées, en lisant l'article *Principe d'amour*, dans le précédent numéro, de voir envisager primordialement ce principe dans ses origines naturelles les plus restreintes. Il a pu leur paraître que c'était rabaisser un idéal que la philosophie transcendante se plaît généralement à considérer en des hauteurs à peu près inaccessibles.

Mais il me semble pourtant que ce modeste point de vue est nécessaire, pour arriver à une réalisation pratique des bienfaits de l'amour dans l'Humanité.

Evidemment, il est beau de dire : « Aimez-vous tous, l'amour est le commandement suprême. » Mais à cet admirable précepte il n'y a qu'un défaut : c'est que l'amour ne se commande pas. On peut maîtriser une aversion, on peut

s'astreindre à la justice; mais, malgré tous les commandements, on ne peut s'obliger à aimer.

L'amour, en tant que commandement, n'a jamais pu aller plus loin que la charité. — L'expérience du christianisme en témoigne suffisamment. — N'est-il pas temps d'aller au delà?

Or, si l'amour ne peut résulter du commandement d'une autorité, si idéale qu'on la suppose (et il ne le peut, car l'amour n'est corrélatif que de la liberté), si l'amour ne peut naître durablement des seules doctrines, quelle qu'ait été leur grandeur initiale, — il faut bien chercher ailleurs une voie d'efficacité pour ce principe, et alors quoi de plus normal que de demander une leçon à la Nature?

Pour qu'il y ait amour, il faut qu'il y ait attraction.— Pour la nature, c'est là une vérité banale. D'où vient que les hautes doctrines paraissent si souvent l'oublier?

Est-ce donc pour obéir à un commandement, à un précepte, que tous ces êtres vivants s'accouplent dans les profondeurs de la nature? Est-ce pour obéir à un commandement que la jeune fille se sent éclater de joie à l'approche du bien-aimé? Non, l'amour agit en eux par une grâce naturelle, il a jailli de leur rapprochement, il fait partie d'eux et il les transfigure. L'attrait des corps a favorisé la sympathie des âmes; il faut savoir le dire, car là est le commencement de la voie. (D'ailleurs, l'amour le plus platonique est lui-même tout imprégné de l'attrait des sexes; pour s'en convaincre, il suffit de supposer un instant le contraire, et de réfléchir un peu). L'attrait des sexes a favorisé la sympathie des cœurs: une nouvelle âme, toute radieuse, s'est faite de la fusion de deux âmes, hier si ternes encore. Hier, ils n'étaient qu'un homme et une femme. Aujourd'hui, ils sont un couple divin.

Voyez là-haut, sur leur colonne de fonte, ces deux tiges de charbon noir que tourmente un afflux électrique. Comme elles sont obscures! comme elles sont tristes! — Mais que les charbons se rapprochent, que ces deux corps inversement électrisés prennent contact: une étincelle jaillira; et, si maintenant vous écartez quelque peu leurs pointes, vous verrez pour ainsi dire le baiser des corps évoluer le baiser des âmes, car la petite étincelle se dilatera, s'amplifiera, pour continuer le baiser à travers la distance; et voici qu'elle est devenue une lumière éblouissante; les deux charbons noirs ont transformé en soleil le globe qui les contient, et ils rayonnent tout alentour une merveilleuse puissance de clarté et de joie!

Ces obscurs charbons, ces tristes êtres unipolaires, c'est nous tous avant l'heure de l'amour vrai, qui deviendra le grand amour. Et, quand l'amour primaire nous a amenés à contact, quand, l'étincelle ayant jailli, il a progressivement élargi, sublimé, intensifié sa radiation, — quand nous sommes ainsi puissamment constitués en Couples d'affinité véritable, nous nous transfigurons dans la lumière éblouissante et nous resplendissons comme des dieux!

Et alors, — au lieu de nous sentir étrangers les uns aux autres dans le froid et l'ombre de la défiance ou de la haine, — nous rayonnons les uns vers les autres. D'abord, parce que nous sommes devenus radieux. Ensuite, parce que nous sommes devenus bipolaires.

— Mais, dira-t-on, il semble que vous n'ayez jamais entendu parler de « l'égoïsme à deux ». — Eh! si. Mais l'égoïsme à deux n'est pas le produit normal de l'amour. Quand un doux animal a subi l'habitude d'être battu ou poursuivi, il devient sauvage, méfiant; impossible de l'approcher. C'est aussi le cas de l'amour, qui n'a encore cessé d'être battu par le scepticisme, par la souveraineté de l'argent, par les ambitions de l'orgueil, d'être traqué par les préjugés, par les convoitises brutales, par la rivalité des religions. L'amour est encore à peine avoué. Dans le monde qui se respecte, quand il s'agit d'une union, on parle de dot, de position, d'*espérances* (abominable profanation d'un mot si beau); mais celui qui parle d'amour est un songe-creux bien téméraire. L'amour, c'est tout au plus bon pour les romans; mais combien en est-il jusqu'ici qui aient l'audace de l'admettre dans la vie pratique? Alors, comment voulez-vous qu'au milieu d'une telle proscription l'amour vrai, délicat et sensible ne se confine pas dans sa retraite? — Mais bientôt vont retentir de toutes parts les clairons de l'amour. L'amour ne voudra plus être opprimé; et les couples, s'appelant entre eux, se rejoignant, se reconnaissant de même harmonie, formeront d'immenses chaînes lumineuses, de formidables réseaux éblouissants, et métamorphoseront tout par les puissances combinées de leurs radiations.

— Et la jalousie, qu'en faites-vous? — Ne comprenez-vous donc pas que toutes les maladies de l'amour sont dues à l'atmosphère malsaine, ténébreuse, précaire, où il fut toujours confiné; que de douloureuses excroissances ont champignonné sur sa face, qui serait devenue si belle au grand air libre? L'amour est rare; rares sont les yeux où il éclate. C'est pourquoi telle, qui rayonne, attire les regards de plusieurs, et c'est aussi pourquoi celui qui détient un tel trésor l'enveloppe d'un filet de jalousie, qu'il serre d'une main crispée. Mais, que l'amour, au lieu de rester l'exception, devienne la tendance générale: aussitôt il s'épanouira dans la liberté; les causes qui l'étouffaient et le défiguraient, n'existant plus, cesseront de produire leurs effets; l'amour ne dégénérera plus en haine, il ne pourra plus enfanter que l'amour. Supposez une société où l'amour sera exalté, glorifié, où il ne sera plus obligé de se cacher, — où deux couples, plusieurs couples, se rencontrant, ne songeront qu'à unir leurs duos en un quatuor ou en telle plus grande harmonie d'enthousiasme,— où, d'elles-mêmes, sans effort, rien que par l'attrait, les âmes doubles, bipolaires (grâce et force), rayonneront les unes vers les autres et se pénétreront, — où chacune sentira ainsi l'impression des autres, voudra le bonheur des autres dans lequel elle se retrouvera elle-même; — comment dans une

société si délicieuse, où tous les cœurs seraient si dilatés par la mutualité des influences, pourrait-il y avoir place pour la douloureuse et ténébreuse contraction de la jalousie? L'amour n'y admettant d'autre voie que la liberté, les êtres ne s'y appartiennent que par volonté réciproque; celui qui n'obtient pas la réciprocité désirée, peut en souffrir, mais il respecte scrupuleusement la liberté de l'être aimé; d'ailleurs, ce respect n'est pas celui d'un désespéré, car il sait bien que son instinct affectif n'a pu que se tromper de nuance, qu'il trouvera quelque jour et quelque part une sœur de celle-ci, dont l'affinité sera plus parfaite encore; il sait aussi que celle dont il garde le regret ne lui restera pas étrangère et qu'il la retrouvera dans les chœurs d'harmonie. Il a donc toujours l'espoir de l'aimer et d'en être aimé, à un degré ultérieur de l'amour. Comment les duretés de la jalousie ne fondraient-elles pas dans une telle atmosphère d'espérance?

Il y aurait encore bien d'autres objections à examiner. Mais je m'aperçois que je me suis laissé entraîner par le détail, et que, pour continuer ainsi, il faudrait les proportions d'un livre, et non d'un simple article. Qu'on veuille bien d'ailleurs ne considérer celui-ci que comme une causerie à bâtons rompus. Revenons donc au Couple lui-même; car, avant que les Couples rayonnent les uns vers les autres, la première condition est qu'ils se constituent. Tous les éléments humains, hommes ou femmes, sont-ils également aptes à cette élaboration? L'observation de l'humanité visible, à l'heure actuelle, répond négativement; et le renseignement spirite en donne l'explication; c'est que tous les humains qui sont présentement sur la terre n'ont pas évolué au même degré les mêmes facultés, dans leurs phases antérieures. Il en est donc à qui l'apprentissage de l'amour demandera un peu de travail; et il en est aussi pour qui l'amour sera d'un développement rapide, instantané même, telle qu'une leçon déjà apprise, qu'on n'a plus qu'à repasser pour aller à de nouveaux progrès. Si deux êtres qui se sont déjà profondément aimés se rencontrent ainsi, ils retrouvent immédiatement toute la puissance de leur lien. Ce sont ceux-là évidemment qui, à l'heure prochaine de l'émancipation et de l'éducation de l'amour, constitueront les premières chaînes et les premiers réseaux; et, si l'exemple est puissant, l'entraînement des moins expérimentés sera rapide, car un immense attrait emportera l'Humanité dans la révélation nouvelle, — révélation qui se fera d'elle-même, car ce sera une révélation naturelle.

Certes tous les apprentis de l'amour ne ressentiront pas, au même degré que les vétérans, sa puissance de transfiguration. Mais tous peuvent la pressentir par l'exemple de ceux qui la ressentent. On n'arrive pas du premier coup au summum de l'intensité; il faut bien se dire aussi que la voie qui y conduit de plus en plus à travers les existences peut comporter des étapes où d'abord l'amour se manifeste surtout par ses attraits matériels; et toutes ces étapes sont charmantes suivant leurs degrés, et aucune n'est à mépriser.

Il faut compter aussi avec les tâtonnements, avec les erreurs ; mais qu'importe ? Tout se corrige par la liberté. L'essentiel est d'avoir, grâce à de puissants exemples sympathiques, l'objectif du grand amour. Quand chacun aura les yeux fixés vers ce but, tout le monde sera bien près de l'atteindre.

Nous parlions tout à l'heure de ceux qui se sont plus particulièrement consacrés, pendant de longs siècles, à l'évolution du grand amour de couple, de l'amour intense et profond. Pour donner à cette notion plus de relief, je ne saurais mieux faire que de citer ici un fragment d'une touchante ballade, sortie de la bouche du si regretté médium, Mme Marie d'Alési. C'est un texte qui a déjà figuré ailleurs et que j'avais reconstitué de mon mieux d'après les notes prises dans un séance d'incarnations. Ah ! combien les personnalités diverses qui venaient — entre deux catalepsies — se manifester par la parole étaient vivantes, nettes, caractérisées, avec cet admirable médium ! Or voici en partie ce que modula, un soir, de sa voix profonde, un ami cher, l'Esprit Stop, un barde Irlandais :

« Deux enfants s'en allaient, s'en allaient dans un chemin couvert où les lilas blancs tombaient sur eux ; ils marchaient sous les lilas, sous les aubépines, car. c'était le printemps, et il y avait des fleurs dans les cœurs comme dans les arbustes.

Tous deux étaient jeunes, tous deux étaient beaux ; le jeune homme, un adolescent, avait quinze ans à peine, son front large indiquait la pensée, ses yeux profonds s'illuminaient de flammes étranges, comme si son cœur brûlait, et comme si le feu de son cœur eût allumé cette flamme dans ses yeux. Elle, avait douze ans à peine, c'était une enfant, presque un ange. Dans sa petite robe blanche, parée de ses cheveux blonds, elle marchait pleine d'innocence, sans s'apercevoir qu'elle était belle.

Parfois ils s'arrêtaient, se regardaient ; et les yeux du jeune homme s'allumaient de flammes ; et les yeux de l'enfant gardaient leur pur azur comme deux lacs limpides. Ils marchaient ; la petite folle courait après les papillons, après les fleurs ; dès qu'un bruit l'effrayait, dès qu'une branche où s'agitaient des ailes d'oiseaux lui faisait peur, elle revenait tremblante auprès de son protecteur.

Enfin, après avoir marché longtemps, quand ils furent las, le jeune homme s'assit sur l'herbe, au pied d'un arbre en fleurs élevé sur un tertre, et se tournant vers l'enfant : « Viens ici, Milly, lui dit-il, j'ai à te parler. » Et la blonde Milly s'assit auprès de lui. — « Que veux-tu, Ralph ? » répondit-elle. — « Je veux savoir si tu m'aimes. » L'enfant joignit les mains et lui dit : « T'ai-je offensé, pour que tu me grondes ? » — « Mais je ne te gronde pas, je te demande si tu m'aimes. » — « N'est-ce pas me gronder que d'en douter ? Demande-moi plutôt s'il fait jour quand le soleil parait. » Le jeune homme sourit et continua : « Je voudrais savoir comment tu m'aimes. » — « Plus que toute chose et que

tout le monde, car près de toi rien ne me manque, et sans toi je ne serais pas bien ; il me semble que tu m'es tout. » Il la regarda, plein de joie, puis un nuage passa sur son front. « Pourquoi m'aimes-tu ? » poursuivit-il.— « Pourquoi? Je ne comprends pas. »

Et pendant qu'ils causaient, un serpent, un serpent noirâtre et long s'avançait, déroulant ses anneaux d'écailles avec bruit, comme le bras d'un guerrier dans sa cotte de mailles. Le serpent avançait, avançait toujours.

« Pourquoi m'aimes-tu? » reprit Ralph. Pas de réponse. Le savait-elle? Etait-ce parce qu'il était beau? Mais les fleurs aussi étaient belles ; et le ciel était beau aussi; et elle les aimait ; mais ce n'était pas le même amour, et certes elle préférait Ralph, elle préférait Ralph le petit berger. Etait-ce parce qu'il était bon? Mais son père et sa mère étaient bons aussi ! Pourquoi? Et la fillette restait songeuse, le front dans ses mains.

Tout à coup, elle poussa un cri de terreur, — le serpent l'avait mordue au bras, — un cri si aigu que le serpent s'enfuit aussitôt. Ralph d'un bond voulut courir sur l'ennemi, qui était déjà loin. Elle l'entoura de ses bras, et le retint dans son étreinte rigide.

En vain l'adolescent voulut consoler son amie, en vain il voulut ranimer son visage, en vain il l'emporta; à moitié chemin, elle lui resta dans les bras, morte et froide.

Elle n'avait pas répondu. Pourquoi?

Il emporta le cadavre à la chaumière, et il pleura. Il pleurait tant qu'il ne voyait rien, qu'il n'entendait rien. Le corps avait été mis en terre que Ralph était encore à genoux, il n'avait rien vu, rien entendu; il n'avait entendu que le cri de douleur de Milly, il n'avait vu que la pâleur de son agonie.

Et Ralph erra comme un fou.

Enfin, après bien des jours, après bien des sanglots, il découvrit une petite croix et une tombe. Il l'orna des fleurs les plus belles, et il y alla rêver souvent.

Un soir, l'horizon empourpré détachait en relief les croix noires, le soleil se couchait, les oiseaux chantaient leurs chansons de nuit. Ralph était plongé dans sa rêverie. Tout à coup, il crut voir quelque chose s'agiter derrière la croix; il regarda sans peur, et il vit une forme qui lui souriait; c'était Milly, Milly elle-même toute petite et toute blanche; mais dans ses yeux bleus il y avait une flamme nouvelle; ce n'étaient plus ces yeux bleus limpides et purs qui souriaient aux fleurs et aux papillons, c'étaient des yeux de femme, brillants d'amour. Il s'approcha. — « Milly! tu m'es donc rendue! » dit-il en lui ouvrant les bras. — « Pas encore, mais je te suis promise. Je viens répondre à ta question. Tu m'as demandé pourquoi je t'aimais. Je t'aime, parce que depuis des siècles je suis à toi, et que depuis des siècles tu es à moi... Toutes nos incarnations d'amour, de souffrance et de bonheur, depuis des siècles, voilà le secret de mon attachement pour toi... »

Qu'on me permette d'interrompre la ballade de Stop sur ces phrases essentielles; car le reste nous entrainerait en d'autres considérations. J'ai voulu seulement, en reproduisant ce qui précède, projeter un peu plus de lumière sur la notion immortaliste de l'amour, et la faire sortir de l'abstraction, grâce à un naïf épisode de la vie sans limites.

Sans l'immortalité, sans les horizons qu'elle ouvre à sa durée et à sa croissance, l'amour risquerait encore de rester bien stérile pour la transformation sociale. Avec l'immortalité, on peut tout attendre de lui. Voilà pourquoi la question de l'amour, la question du Couple et des Harmonies progressives se lie intimement à la question immortaliste. Et, comme l'immortalisme triomphera nécessairement par la puissance du fait, comme il est déjà sur cette voie, on peut désormais tout espérer de l'amour.

On a dit, il y a longtemps: « L'homme est un loup pour l'homme. » Tout dernièrement encore (voir *l'Eclair* du 31 Mai), M. Victor Charbonnel, dans un article sur la *Rome*, d'Emile Zola, s'exprimait ainsi: « L'humanité présente, « anxieuse des révolutions futures, sent renaître en elle l'inquiétude religieuse. « Elle aspire à plus de fraternité et de justice, à plus de bonheur en un monde « nouveau qui se dressera sur les ruines de l'ancien monde écroulé dans l'injus- « tice et les corruptrices jouissances. Mais elle a comme un effroi de cette « marche à l'inconnu. En son sang brûle encore la flamme des férocités primi- « tives. Et elle se demande quelle force souveraine, si la domination est « brisée des vieilles autorités morales et légales, maitrisera l'égoïsme sauvage, « cette radicale haine de l'homme pour l'homme que renie l'éloquence géné- « reuse des philosophies optimistes, mais dont chacun porte avec soi la « toujours vivante et âpre morsure? »

Voilà un tableau qui est certes poussé au noir par une imagination de prêtre, hantée de la nécessité d'une religion maîtrisante. Mais poursuivons.

D'autre part, les anarchistes ont une opinion toute contraire. Ils pensent que les hommes sont naturellement portés à s'accorder, et qu'il leur suffit, pour y arriver, de conquérir la liberté complète. Voici, par exemple, comment s'exprime M. Pierre Kropotkine, dans sa récente brochure: *l'Anarchie, sa philosophie, son idéal:* « On nous dit que, quand nous demandons l'abolition de l'Etat « et de tous ses organes, nous rêvons une société composée d'hommes meil- « leurs qu'ils ne le sont en réalité. — Non, mille fois non! Tout ce que nous « demandons, c'est qu'on ne rende pas les hommes pires qu'ils ne sont, par de « pareilles institutions. »

Eh oui, la liberté est appelée à manifester les plus précieuses ressources de l'être humain; mais c'est précisément parce que le développement de la liberté appelle son corrélatif, le développement de l'amour. Si l'amour ne complète la liberté, si les êtres humains ne deviennent attractifs les uns pour les

autres, comment réfuter radicalement la thèse de M. Charbonnel? Et comment deviendraient-ils attractifs, s'ils ne deviennent bi-polaires par la constitution des couples ? Deux aimants s'attireraient-ils réciproquement, si chacun n'était muni de ses deux pôles inverses ?

Sans partager le pessimisme de l'abbé Charbonnel, je suis donc convaincu que Kropotkine se trompe, lorsqu'il croit réalisable la société d'harmonie spontanée sans une certaine évolution dans les éléments humains. Et c'est pour cela qu'au lieu de gémir sur l'imperfection humaine, ou de chercher à rajeunir le vieux système du frein religieux, il faut aller droit au cœur du problème et préconiser sans retard la transformation de l'élément humain. C'est pour cela que je voudrais voir triompher le grand amour, seul réalisateur de l'élément social nécessité par les desiderata nouveaux, — élément social qui est l'être double, homme et femme, et que j'ai appelé un jour « le Couple-citoyen ».

(Et je viens précisément de m'apercevoir, en lisant une étude sur les Saint-Simoniens, que je n'avais fait que reprendre là, par l'effet d'une expérience personnelle, la tradition même de cette grande école qui, en même temps que celle de Fourier, a ouvert le mouvement socialiste à notre époque). — Toutefois en éliminant le côté théocratique et autoritaire. — Corrigez et complétez Saint-Simon par Fourier; ajoutez la pensée spéciale de Pierre Leroux; et vous aurez condensé un germe dont le développement apparait dans les phénomèmes philosophiques et sociaux les plus nouveaux. On les avait crus bien enterrés, ces utopistes, et voici que leur pensée va se manifester plus vivante qu'elle ne fut jamais, pour l'œuvre de réalisation).

Mais, dira-t-on, combien de temps ne faudra-t-il pas pour la constitution universelle des Couples harmoniques. Croyez-vous que l'Humanité puisse attendre encore et encore ? — L'objection serait juste si, pour qu'une rénovation se produisit, il était nécessaire que partout l'élément social double fût constitué. Mais ce qui importe, c'est surtout l'orientation vers ce but. Et, pour que ce mouvement d'orientation se produise, il suffit de quelques exemples, s'ils sont assez lumineux et assez entrainants. Les Saint-Simoniens cherchaient à fonder le Couple-prêtre; mais il ne faut plus de théocratie (eût-elle tout le charme des deux sexes réunis). Les couples-exemples suffiront : je veux dire tout simplement qu'il suffira de quelques vaillants couples servant d'exemples. Et, quand ceux-ci consentiront à surgir, quand ils s'entr'appelleront, quand ils se relieront en chaines et en réseaux, on verra poindre peu à peu l'aube de la société nouvelle, qui se changera bien vite en éclatante aurore; et toutes les poitrines, retentissant d'un même chant de joie, se sentiront alors à l'unisson de la grande poitrine sociale, dont le rythme sera : Amour et Liberté.

J.-CAMILLE CHAIGNEAU.

ANASTOMOSES

Se rattachant à l'article « Amour de Couple »

... Le mariage actuel, dans sa malsaine et habituelle perversité, devient, comparé à cette union idéale (le vrai mariage, chose palpitante, vivante et ailée), ce qu'est l'idole du sauvage à la réalité qu'elle prétend représenter. Il semble que l'on doive entendre le rire aristophanesque des dieux lorsqu'ils contemplent la pauvre image d'argile à laquelle l'homme a réduit le Divin Amour, — image effritée dans les heurts de la vie quotidienne, et dont l'effondrement total est retardé par tout un attirail de protections légales et de soutiens en parchemin.

... Règle générale, ils savent peu de chose l'un de l'autre ; la société sépare les sexes. Le jeune garçon et la jeune fille sont élevés chacun d'une façon différente ; à peine comprennent-ils leurs natures réciproques. A mesure qu'ils grandissent, leurs occupations tendent à différer, de même que leurs intérêts intellectuels ou autres, qui souvent se combattent. L'opinion publique attribue à chacun sa sphère d'activité, d'autres droits, d'autres devoirs, un autre point d'honneur, et leur déshonneur même ne se ressemble pas. La question du sexe reste pour la jeune fille un livre scellé ; pour le jeune homme, c'est un livre qui, selon toute probabilité, lui est tout d'abord ouvert à la plus funeste page. Dans les deux cas, la seule mention de ce sujet éveille presque infailliblement en eux une impression pénible et irraisonnée, comme s'il s'agissait d'une chose honteuse.

... Abordons à présent le dernier point, c'est-à-dire les modifications à apporter aux lois qui régissent de nos jours le mariage. Il est à prévoir que les individus ne tarderont pas à s'insurger contre l'obligation où ils sont actuellement de lier irrévocablement leurs vies. Des signes nombreux témoignent d'un changement imminent. Plus l'on en arrive à tenir pour sacrée et naturelle la vraie union, moins volontiers on se soumet à s'en laisser exclure par un artificiel contrat à vie passé aux jours d'inexpérience. Jusqu'ici le rempart du mariage a été la dépendance de la femme ; elle donnait à toute femme un intérêt direct et matériel dans le maintien du lien soi-disant sacré, et pour cette raison tout homme quelque peu généreux s'abstenait de proposer des modifications qui auraient paru le libérer aux dépens de la femme. Mais l'accroissement d'indépendance pour cette dernière, joint à la conscience toujours plus nette que le vrai mariage est irréductible par essence, détruiront peu à peu, en leur enlevant de leur valeur, les anciennes barrières qui empêchent l'union réelle de s'établir.

L'amour, dès qu'il est ressenti avec quelque intensité, porte en lui un élément d'infini qui rend naturel à deux amants le serment de fidélité éternelle, même dans un rapprochement fugitif ; mais il y a quelque chose de diabolique

dans la façon d'agir de la loi qui se glisse, pour ainsi dire, derrière eux au moment critique, surprend leur serment et s'écrie en refermant le code avec un fracas triomphal : « Vous voilà mariés et liés pour le reste de vos vies ! »

Nous ne pouvons prévoir les modifications que l'esprit social collectif apportera à la loi et aux mœurs et moins encore en arrêter les détails ; toutefois il est évident que l'impulsion donnée nous conduit à une forme d'union plus libre. En principe, on ne peut nier que toute union ne soit parfaite qu'à condition d'être entièrement libre...

.. Pour conclure, nous reconnaissons que le mariage ne subira aucune amélioration importante si ce n'est à la suite de profonds bouleversements sociaux, et que des modifications dans la loi seule ne réaliseront qu'un progrès relatif. Selon toutes probabilités, tant que dureront les conditions économiques actuelles, les lois matrimoniales existantes — fondées qu'elles sont sur l'idée de la propriété — ne seront pas notablement corrigées, bien que certains changements puissent se produire. Il est plutôt admissible que les mœurs se transformeront à l'insu des lois. Avec l'éclosion d'une société nouvelle, dont les contours commencent déjà a se dessiner dans l'ancien ordre de choses, on verra disparaître d'eux-mêmes bien des difficultés et des obstacles qui semblent de nos jours rendre impossible une relation plus normale entre les sexes.

(Fragments de *Marriage*, par Edward Carpenter, trad. J. Hudry-Menos. — Extr. du *Magazine International* de Mai).

En un mot, il faut que la liberté vivifie l'amour. — Mais il faut — réciproquement — que l'amour vivifie la liberté. C'est de la croissance concordante des deux principes synthétisés que résultera une force novatrice dont la rapidité peut dépasser toute prévision. — J.-C C.

... Nous venions de nous arrêter un instant, c'était le repos entre les deux contredanses, nous marchions, serrés, parmi les groupes ; la valse reprit, j'enlaçai Marie et me lançai dans le tournoiement de la foule. Alors, sais-je ce qui se passa en moi ? Il me sembla, qu'à mon tour, j'étais hypnotisé par elle, et qu'elle me dictait des phrases toutes faites, et que je les répétais, de par sa volonté.

Je lui disais ceci : « Marie, écoutez, vous m'avez dit, quand pour la première fois, vous m'êtes apparue, vous m'avez dit que vous me connaissiez dès longtemps avant votre vie... Et voici que moi, en vous mieux regardant, je me souviens aussi, et je me souviens comme si jamais je n'avais oublié...

« En ce temps-là, Marie, nous valsions ensemble, déjà, sous les hauts micocouliers fleuris de Provence. Je m'en souviens, c'étaient, chaque jour, des farandoles échevelées au milieu des vignes et des amandiers aux fleurs poudrées... Vous étiez bergère, Marie, et moi, j'étais cavalier de Camargue. Vous alliez, menant paître brebis et moutons, et moi, je chevauchais, enthousiaste, conduisant à la ferrade, les taureaux furieux...

« Vous en souvenez-vous, certain jour, je voulus, dans une course, piquer une taure, une mauvaise taure, dont les yeux faisaient peur, disaient les uns, donnaient le mal de la mort, disaient les autres ? Et de fait, la mauvaise taure avait déjà tué plusieurs cavaliers de Camargue... Vous souvient-il de ce jour, Marie ? j'entrai dans l'arène, la cape rouge dans une main, l'épée dans l'autre, la taure se jeta sur moi, je m'abaissai, puis, sautant sur elle, serrant dans mes cuisses nerveuses, son cou furieux, je lui enfonçai mon épée dans le crâne ?...

« Vous en souvient-il, Marie, vous vous étiez évanouie ?... Il y a si longtemps de cela, deux siècles ou trois, peut-être quatre, peut-être davantage... et voici que je m'en souviens comme si cela datait d'hier... »

Je cessai de parler. La valse nous enivrait. Loin du bal, loin de tout, loin de nous-mêmes, nous étions comme transportés en des félicités délicieuses, en des félicités de fous...

Fou, certes, je devais l'être, car je lui avais dit tout cela dans l'oreille, sans m'inquiéter des gens, qui, nous croisant, nous regardaient en riant... ou en protestant... Et je lui avais dit tout cela, sans savoir au juste ce que je lui disais, les yeux perdus dans l'infini des siècles, dans l'éternité des temps écoulés, des temps vécus jadis, et dont, soudain, je venais d'avoir l'effrayante révélation... Oui, je me souvenais, et je me souvenais des détails les plus précis...

Elle me regardait, muette, comme sans vie... et tout à coup, je la vis pencher la tête, pâlir, et s'évanouir en mes bras...

. . . .

— Ecoutez, Marie, j'aurais préféré ne pas vous revoir... Mais, puisque le hasard nous a conduits une fois encore l'un vers l'autre, écoutez ce que je vais vous dire.

Je vous aime, non seulement depuis que je vous ai vue, mais encore depuis que je suis né, et même depuis avant l'époque de ma naissance... Je vous attendais, Marie, de toute éternité...

(Fragments de *Chasteté douloureuse*, par FERNAND HAUSER. — Extr. de *Simple Revue*).

Amour éternel ! — Ajoutez : Liberté universelle ! — N'avez-vous pas là, en germe, le secret de tout idéal ! — J.-C. C.

ECHOS DIVERS

LIVRES ET REVUES

Reprenons ces notes au point où nous avons dû les interrompre le mois dernier.

Nous avons déjà appelé l'attention sur le n° 6 du *Magazine International*. Nous y remarquons d'abord l'étude très délicate et très profonde d'Edward Carpenter (trad. J. Hudry-Menos),

sur « Le Mariage », (1) nous voudrions aussi nous arrêter sur les fragments de « Pan », du jeune poète norwégien Knut Hamsun (trad. J. Holmboe), sur les exubérantes et géniales « Tempeste » de l'italienne Ada Negri, sur les études si vibrantes d'Otto Ackermann et de Léon Bazalgette, etc., etc. Une âme nouvelle, libre et chaleureuse, faite de l'âme de plusieurs peuples, s'élabore vraiment dans cette magnifique et rayonnante revue. — A côté d'elle, citons : *Der Friede*, organe de l' « Union générale suisse pour la paix », publié à Saint-Gallen, par M. G. Schmid; — *Monatliche Friedens-Correspondenz*, rédigé par M. Alfred Herm, à Berlin; — *La Libertà e la pace*, organe de la « Société pour la paix et l'arbitrage international » de Palerme; — *Lyon universitaire*, revue mensuelle des étudiants de l'Université de Lyon, etc. — Tous ces organes travaillent à l'union des peuples, à la solidarisation de l'Humanité.

Nous avons reçu une éloquente brochure, publiée comme suppiément, par *La Revue Féministe :* La Femme Arménienne et les massacres en Arménie, par Mme Hudry-Menos.

Dans *La Revue Spirite :* Réflexions philosophiques, P.-G. Leymarie; Prévisions, Joseph de Kronhelm ; Une découverte merveilleuse, Dr G. de Messimy; Séance avec Eusapia Paladino, C.-H. Mainardi; Les Expériences de William Howitt; Fragments de vérités occultes; Nécrologie; etc.

Le Progrès Spirite : Les leçons de la vie, A. Laurent de Faget; Fédération spirite universelle; Séance de spiritisme au Canterbury; Nécrologie (René Caillié), F.-Ch. Barlet; etc.

L'Initiation : Le cas de Mlle Couédon et la Tradition, Papus; La génération du Futur et la Prophétie, St. de Guaita; Unité, Amour, Action, Amo; L'Etang maudit (poésie), Guymiot; etc.

Le Lotus Bleu : La Doctrine secrète, H.-P. Blavatsky; La Nature humaine (Guymiot); Karma, Annie Besant; Le Vide, Amo; Discussion très intéressante entre un député matérialiste et un théosophe; Sur la voie de la Vérité, Fulgenzio Bruni; Variétés occultes; Echos; Très attentive et courtoise Revue des revues, par Dac; Nécrologie (René Caillié); etc. — Rappelons (dans le n° du 27 mai) : Le Congrès de l'Humanité, Dr Pascal; Devachan (poésie), J.-P. Clarens; etc.

La Rivista di studi psichichi rapporte, d'après les *Annales des Sciences psychiques,* les remarquables expériences de clairvoyance du Dr Ferroul, maire de Narbonne : par exemple, les secrets de la police si bien surpris par la somnambule Anna B., que les agents furent accusés de les avoir trahis, et, en conséquence, révoqués ou suspendus.

Encyclopedia Recreativa est un périodique nouvellement reçu, qui se publie à Elvas (Portugal). Toutes nos sympathies au direeteur A.-A. Martins Velho, et nos vœux à son œuvre de vulgarisation et de progrès, qui s'appuie, comme la nôtre, sur les preuves de la survivance.

Dans *La Revue Blanche* du 1er juillet, signalons une Chronique de P. Sédir sur l'Occultisme.— *L'Ateneo Italiano* consacre tout un numéro à la Commémoration de Victor Hugo. — Dans *La Paix Universelle* (1er-15 juillet) article accentué de J. Bouvéry sur *L'Extériorisation de la Motricité,* de M. de Rochas, ainsi que sur *L'Ame humaine, ses mouvements et ses lumières,* de M. le Dr Baraduc; à méditer : Le Synchronisme, par Amo.

Lotus Bleu, du 27 juillet : Suite de La Doctrine secrète, de Karma, de Plan astral, de Matérialiste et théosophe; L'Ame des peuples, Guymiot; Luciférianisme, Dr Pascal; Om, Amo; Esprit et Mental, Dac; Les Mahatmas, G. Millot; Poésie, J.-P. Clarens. Nous remercior tout particulièrement M. Dac d'avoir bien voulu prendre en serieuse considération les aperçus que nous avons cru

(1) Voir : *Anastomoses.*

devoir lui présenter daus notre numéro 6. Cette bienveillance attentive, planant au-dessus des divergences, est du plus heureux exemple, car elle atteste liberté d'esprit et bonté; elle est aussi, nous semble-t-il, une voie des plus fécondes, car elle atteste l'évolution de la pensée.

Dans le 1er numéro de *La Revue scientifique et morale du spiritisme*, nous détacherons ces quelques lignes du Programme : « ... Notre désir est de suivre attentivement les investigations des savants dans le champ spirite, de donner l'explication des phénomènes qu'ils constatent, et, au moyen des lois connues, montrer que ces faits nouveaux peuvent se comprendre sans avoir recours au miracle ou au surnaturel... » — Côté moral : « ... Si nous avons le bonheur de faire comprendre à quelques uns les idées de solidarité, de fraternité et d'amour qui se dégagent naturellement de ces études; si nous savons montrer que le progrès est collectif, que, partis du même point, nous devons arriver au même but en nous prêtant une aide mutuelle, nous estimerons que notre peine n'a pas été perdue, et que la Revue a bien rempli le mandat qui lui a été confié. » — Dans le corps de cette importante publication, nous remarquons, très lucide, la première partie d'une étude de M. Gabriel Delanne « Les rayons X et la double-vue des somnambules et des médiums ».

La Revue spirite, d'Août : Réflexions philosophiques (fin) et Quelques considérations relatives à la survivance, P.-G. Leymarie; L'Extériorisation de la Motricité, D. Metzger ; L'Od et les rayons Rœntgen, Animisme ou Spiritisme, Dr Daniel; Phrénologie et chiromancie; Persécutions, Joseph de Kronhelm ; En cour d'assises (poésie), Jules Moniot ; L'Antiquité connaissait-elle le Spiritisme? Horace Pelletier; Nécrologie; Bibliographie; etc.

Dans son numéro du 1er août, *Le Progrès spirite* annonce une transformation dans sa périodicité : « A partir de ce jour, le « Progrès Spirite » sous son format habituel ramené à huit pages, parait deux fois par mois. Notre désir est de le rendre hebdomadaire dans le plus bref délai possible. » — « Nous ouvrirons nos colonnes, ajoute notre confrère, à tous les chercheurs consciencieux qui voudront étudier avec nous les problèmes de la vie future... » Nous adressons tous nos vœux à cet effort de progrès, et nous souhaitons vivement la réalisation d un journal hebdomadaire, tel que fut *Le Flambeau* de nos amis Gony et Paulsen.

Comme nouvel échange, nous avons reçu *Sophia*, revue théosophique espagnole. Principaux articles et travaux de Manuel Trevino, Al-Mukhfà, C.-W. Leadbeater, Annie Besant, José Plana, A.-P. Sinnett, etc.

Dans *La Revue Blanche* du 1er août, étude très documentée de M. Sédir, sur les « Maisons hantées », Cette adjonction d'une Chronique de l'occultisme à une publication telle que *La Revue Blanche*, est un symptôme qui mérite d'être noté. car il prouve que les questions qui se rattachent plus ou moins aux preuves de la survivance deviennent de plus en plus capables de passionner le monde intellectuel.

Au même titre, nous remarquons les articles de M. Jacques Brieu dans le *Mercure de France*; ils constituent une revue très étudiée de tout ce qui se publie en fait d'ésotérisme et de spiritisme. Nous avons, quant à nous, à le remercier de la part qu'il a déjà faite plus d'une fois à « L'Humanité Intégrale » ; dans le numéro d'août nous avons vu avec beaucoup de plaisir que, sur le cas de Mlle Couédon, sa manière de voir est des plus favorables à celle qui fut émise ici.

(A suivre).

Le Gérant, J.-Camille CHAIGNEAU, 20, av. Trudaine.

Troyes. — Imp. E. CAFFÉ